

Les intellectuels québécois et le Moyen Âge

Histoire d'une passion

Denise Angers

Numéro 42, été 1995

Présence du Moyen Âge au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Angers, D. (1995). Les intellectuels québécois et le Moyen Âge : histoire d'une passion. *Cap-aux-Diamants*, (42), 18-20.

LES INTELLECTUELS QUÉBÉCOIS ET LE MOYEN ÂGE

HISTOIRE D'UNE PASSION

par Denise Angers

*Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères.
Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois.
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.
William Chapman, Les Aspirations, «Notre lan-
gue», 1890-1904.*



C'est dans ce bâtiment, situé au 831, avenue Rockland à Outremont, que s'installe le premier Institut d'études médiévales à Montréal en 1942. Photo J.-C. Poulin, 1995. (Archives de l'auteure).



ES VERS QUI POURRAIENT APPARAÎTRE aux côtés d'autres vers d'une chanson française bien connue et contemporaine, sont cependant du début du XX^e siècle. Ils nous rappellent, si besoin était, que le sentiment d'appartenir, par l'histoire, à une civilisation plus ancienne est depuis longtemps ancré dans la conscience

que nous avons de nous-mêmes. Cependant, en ce XX^e siècle finissant, il n'est pas de semaine où, en tant que médiéviste, on ne vienne me poser cette question: «D'où peut donc venir le goût des gens - on parle même d'engouement - pour le Moyen Âge?» Il n'y a pas, je crois, de réponse toute faite à cette question et je ne m'aventurerai pas dans les dédales obscurs de la psychanalyse de l'inconscient collectif des Québécois pour justifier la faveur populaire. Je ne ferai que rappeler ici les principaux jalons qui montrent les liens étroits qui se sont noués, dans la pre-

mière moitié de ce siècle, entre certains intellectuels québécois et le Moyen Âge. L'action de ces intellectuels s'est déployée dans une double direction: celle des travaux d'érudition qui ont fait des médiévistes québécois des chercheurs reconnus hors des frontières du Québec, et celle de travaux, non moins sérieux mais plus accessibles au grand public, touchant au folklore et à la vie quotidienne, qui liaient ainsi les courants profonds de la culture québécoise à des sources européennes anciennes remontant jusqu'au Moyen Âge. La faveur qui entoure aujourd'hui tout ce qui est «médiéval», doit son existence, en partie du moins, à la constance de ces recherches.

L'Institut d'études médiévales

L'aventure commence à Ottawa dans les années 1930. Elle est, d'une part, le reflet d'une époque où régnait en force un «Magistère» autoritaire qui imposa la doctrine thomiste à la réflexion chrétienne, mais aussi, d'autre part, le reflet d'un milieu qui, par ses contacts permanents avec la France et les intellectuels français, en particulier le père Marie Dominique Chenu et Étienne Gilson, avait développé le souci d'une recherche scientifique de haut niveau et d'un retour aux sources. Les sources auxquelles on pensait alors étaient essentiellement celles de l'histoire de la philosophie. En effet, l'Institut d'études médiévales d'Ottawa fut, dès l'origine, intimement lié à l'enseignement de cette discipline, considérée comme la reine des disciplines. L'histoire, seconde en importance, était mise au service de la philosophie, et la tâche des chercheurs de l'Institut était de «vérifier historiquement les positions fondamentales de la philosophie», et de rendre au thomisme sa «parfaite intelligibilité» (Ceslas-M. Forest). L'accent mis sur le thomisme, doctrine officielle de l'Église, explique la difficulté qu'il y eut dans ces années, pour des médiévistes non thomistes, comme les franciscains Éphrem Longpré et Victorin Doucet, à faire reconnaître et apprécier des travaux qui étaient pourtant largement cités à l'étranger (Poulin, 1990).

Dans ce contexte, le couvent des dominicains d'Ottawa semblait être le lieu tout désigné pour une telle entreprise, car il comptait déjà un groupe de professeurs initiés aux méthodes de la recherche historique, formés en Europe au

couvent dominicain du Saulchoir ou à l'École pratique des hautes études de Paris. De 1930 à 1942, l'Institut publia une dizaine de volumes par lesquels il remplissait la mission qui lui avait été confiée. La renommée qu'il avait acquise au cours de ces dix premières années, l'importance qu'on accorda alors, dans certains milieux ecclésiastiques et laïques, à cet effort scientifique fit qu'il ne demeura pas longtemps dans son lieu d'origine. C'est M^{sr} Joseph Charbonneau qui rendit possible le déménagement de l'Institut à Montréal, transfert qui ne se fit pas sans une certaine résistance de la part des dominicains d'Ottawa, comme on peut le lire dans un rapport rétrospectif de 1957. Encouragé par quelques universitaires, dont Édouard Montpetit, l'Institut fut affilié officiellement à l'Université en avril 1942.

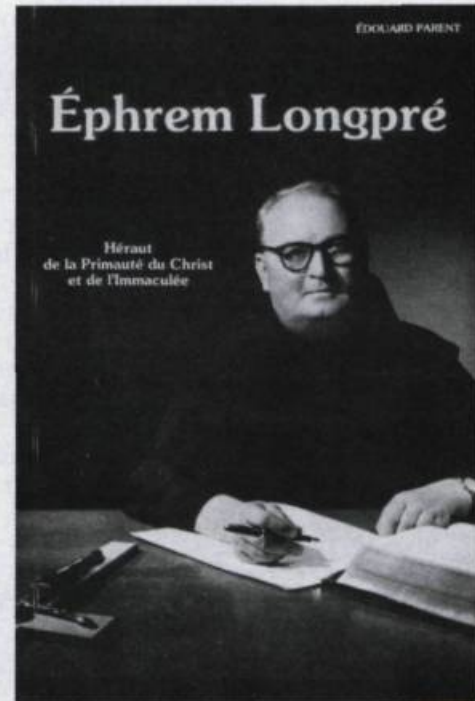
À la défense d'un héritage culturel

Cependant, à l'université de Montréal même, la nécessité de cet enseignement ne faisait pas l'unanimité. Considéré par plusieurs universitaires comme un anachronisme dans une université moderne, l'Institut d'études médiévales dut maintes fois se défendre, prouver son utilité et la pertinence de son existence. Entre 1950 et 1960, à plusieurs reprises, les professeurs de l'Institut virent leur enseignement menacé et durent prendre leur bâton de pèlerins, frapper à toutes les portes, argumenter et tenter de convaincre. En témoignent les rapports internes rédigés par des comités de l'Université, de même qu'un mémoire présenté à la Commission Massey en 1950. Croyant à une profonde méconnaissance de la culture médiévale de la part de leurs détracteurs - qui, faut-il le souligner semblent s'être attaqués non seulement à l'enseignement du Moyen Âge mais aussi aux dominicains eux-mêmes - les auteurs de ces textes insistent sur la nécessité de comprendre la civilisation médiévale pour mieux connaître le monde contemporain. Ils font valoir les liens étroits qui unissent le passé au présent, présentent le Moyen Âge et ses valeurs comme les sauveurs de la civilisation chrétienne occidentale, et insistent sur la nécessité de plonger jusqu'au Moyen Âge pour acquérir une véritable formation humaniste, argument qui devait porter dans un monde encore profondément marqué par la culture traditionnelle. Dans ces plaidoyers, les médiévistes de profession se présentent comme de véritables éveilleurs de conscience de nos racines européennes. Ils font valoir le caractère international de l'équipe de professeurs de l'Institut, équipe qui bénéficia à plusieurs reprises, entre autres, de la présence d'Henri-Irénée Marrou et de Paul Vignaux. Ils affirment, en même temps, contribuer à la construction d'une véritable « culture canadienne » par l'étude sérieuse des sources du « génie saxon et anglais » et du « génie latin ». Accusés de diffuser un savoir d'élite coupé des masses populaires, ils insistent avec force sur

leur volonté d'étendre la diffusion de ce savoir à un vaste public dont la quête culturelle passe obligatoirement par le Moyen Âge, et dont il est nécessaire de « provoquer » l'étonnement et la curiosité.

À côté de l'enseignement dispensé par l'Institut, il y eut également, au cours de toutes ces années mais plus spécialement après 1960, un développement des études médiévales dans d'autres départements de l'Université - histoire, littérature, histoire de l'art, etc. - et dans d'autres universités, à Laval entre autres. Ce n'est que beaucoup plus tardivement que l'Université du Québec introduisit les études médiévales dans son « curriculum ».

Les efforts de reconnaissance des professeurs de l'Institut d'études médiévales ne se firent donc pas uniquement à l'adresse des milieux de décision des universités, où l'avenir des études médiévales semble avoir toujours été lié à des considérations extra académiques, d'ordre économique ou politique, mais aussi dans le public, comme en témoigne la reprise par « L'Œuvre des Tracts » de l'Institut social populaire, d'un article du père Benoît Lacroix publié d'abord dans la *Revue dominicaine*. Dans un texte inspiré, le père Lacroix fait l'apologie d'un Moyen Âge qui aurait conservé « le sens des valeurs », fait preuve d'équilibre et d'unité, et vécu, dans l'universalité, « la grande spiritualité chrétienne ». Le Canadien français, plaide-t-il, doit étudier le Moyen Âge parce que le Moyen Âge est en lui. Les institutions qui l'encadrent, les idées qui lui sont les plus chères, le Moyen Âge les a déjà discutées et c'est grâce à lui qu'elles sont venues jusqu'à nous. « Survivant de l'Europe », - la vraie, celle d'avant la Révolution française et le protestantisme - le Canadien français, se rappelant que le Moyen Âge « en faisant l'Europe... a fait la Gaule », « aimera alors le Moyen Âge comme il aime son enfance, c'est-à-dire comme un temps où il a vraiment senti la joie de vivre et d'espérer, le bonheur de la découverte et la hantise de l'exploration dans l'inconnu. » Ce lyrisme, nourri de la conviction de l'existence de « survivances médiévales » au Québec en tant que source spécifique de la civilisation québécoise, lui fait souhaiter la vérification de la thèse selon laquelle « Nous serions... à cause de notre histoire et de nos origines, les héritiers directs et fidèles du plus beau et du plus pur Moyen Âge: celui des XII^e et XIII^e siècles », reprenant ainsi les termes d'un William Chapman qui, célébrant son amour pour



Le franciscain Éphrem Longpré (1890-1965) fut, selon Maurice Lebel, « le plus grand médiéviste de son temps ». Originaire du Québec, il œuvra pendant 47 ans à Quaracchi en Italie ainsi qu'à Paris. Auteur de plus de 290 livres et articles, il a lutté contre vents et marées afin de faire connaître l'œuvre de Duns Scot (1266-1308), que d'irréductibles thomistes combattaient ou voulaient ignorer. (Édouard Parent. « Éphrem Longpré. Héraut de la Primauté du Christ et de l'Immaculée », 1985).

Pourquoi aimer

LE

MOYEN ÂGE



L'ŒUVRE DES TRACTS

En 1950 «L'Œuvre des Tracts» de l'Institut social populaire reprend un article du père Benoît Lacroix publié d'abord dans la *Revue dominicaine*. L'auteur fait l'apologie d'un Moyen Âge qui aurait conservé «le sens des valeurs», fait preuve d'équilibre et d'unité, vécu dans l'universalité, «la grande spiritualité chrétienne». (Archives de l'auteure).

Érigé à Sillery sur la propriété des religieuses de Sainte-Jeanne-d'Arc, ce monument commémore le 5^e centenaire (1431-1931) de sainte Jeanne d'Arc et il est l'œuvre de J. Déchin de Paris. Sur le haut-relief apparaissent les fondatrices de plusieurs ordres religieux de la Nouvelle-France. (Carte postale. Coll. Yves Beauregard).

la Bretagne, proclamait: «Car sur nos bords, vois-tu, nous conservons encor/Le sang pur qui toujours gongla si bien tes veines» (Aspirations).

Ce lyrisme était également partagé par d'autres et l'intérêt pour le Moyen Âge ne se limitait pas au champ de la philosophie ou de la théologie. La dramaturgie médiévale, par exemple, exerça également sa fascination sur nos hommes de théâtre, et les Compagnons de Saint-Laurent, le 25 décembre 1949, présentèrent un «mystère» du XV^e siècle, œuvre d'Arnoul Gréban. Il se développa également du côté de la culture populaire, et en particulier du côté de la chanson. En 1956, Marguerite et Raoul d'Harcourt publièrent une étude savante sur la chanson française au Canada où les références à la langue musicale du XV^e siècle sont nombreuses. Ces travaux furent prolongés par ceux, bien connus, de Conrad Laforte, et contribuèrent à propager l'idée que le Moyen Âge nous appartenait aussi bien qu'à nos cousins de France.



Une fascination populaire

Porté ainsi par un courant savant continu, et par une curiosité populaire que vont alimenter de plus en plus les voyages outre-Atlantique, le Moyen Âge a donc toujours eu sa place parmi nous, comme si l'idée d'une filiation mystérieuse nous unissant aux populations médiévales avait,

de fait, été bien intégrée. Combien de petites filles n'appellera-t-on pas Jeanne d'Arc dans le Québec francophone, et combien de statues de Jeanne d'Arc, l'héroïne par excellence, réinventée et recyclée à des fins politiques, nos édiles n'ont-ils pas fait ériger sur nos places publiques? Témoignent également de cette fascination populaire, le succès d'œuvres à caractère romanesque, - ceux de Jeanne Bourin ou d'Umberto Eco - celui de productions cinématographiques souvent d'excellente qualité, ou de jeux dans lesquels on peut donner libre cours à son imagination - on songe ici en particulier à *Dorjons and Dragons*. On pourrait penser que ce goût du Moyen Âge serait freiné par la conscience de notre américanité. Il n'en est rien, le succès des «Médiévales» de 1993 en est le témoin, et chacun, semble-t-il, a «son» Moyen Âge, sombre et barbare ou romantique et festif, rigoureux et précis ou fantaisiste et bouillonnant.

Pourquoi ce goût? Peut-être simplement parce que l'être vivant ne peut se contenter du monde dans lequel il vit, des modes d'existence qu'on lui propose ou des réponses qu'on apporte à ses questions. Cette fascination ne peut être que bienvenue si elle permet d'éviter l'enfermement dans le contemporain et la technique, et si elle permet en plus de garder vivante la conscience non seulement des ruptures dont est faite l'histoire de l'humanité, mais aussi de ses continuités. ♦

Pour en savoir plus:

Eco, Umberto et Sophie Gherardi. «Rêver au Moyen Âge», *Libération*, 15 mars 1984.

Forest, Ceslas-M. «Vingt-cinq ans de philosophie à l'université de Montréal», *Activités philosophiques*, (1945-1946), p. 9-25. Archives de l'Université de Montréal, D809.

Harcourt, Marguerite et Raoul d'. *Chansons folkloriques françaises au Canada*. Québec/Paris: PUL/PUF, 1956. 441p.

Julien, J. «L'une des sources d'inspiration du chanteur québécois Gilles Vigneault: le Moyen Âge», *Perspectives*, 19/32 (1977), p. 8.

Lacroix, Benoît. *Pourquoi aimer le Moyen Âge?* Montréal, L'Œuvre des Tracts, 1950. 16 p. [Numéro 367 de la collection]. Reprise de «Pourquoi le Moyen Âge?», *Revue dominicaine*, 55 (1949), p. 152-161 et 217-224.

Laforte, Conrad. *Survivances médiévales dans la chanson folklorique: poétique de la chanson en laisse*. Québec: PUL, 1981. 300p.

Mémoire présenté à la Commission royale d'enquête sur l'avancement des Arts, des Lettres et des Sciences au Canada, présidée par M. Vincent Massey, 1950. Archives de l'Université de Montréal, D/811.

Poulin, Joseph-Claude. «Éphrem Longpré et Victorin Doucet, médiévistes», dans Jean Hamelin (dir.), *Les Franciscains au Canada 1890-1990*. Québec, Septentrion, 1990. p. 295-313.

«Rapport de l'Institut d'études médiévales», mai 1957. Archives de l'Université de Montréal, D35/C8, 19, p. 22.

Denise Angers est directrice du Centre d'études médiévales de l'Université de Montréal